

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

Contrebande littéraire et culturelle à la Belle Époque

Gonne, Maud

Publication date:
2017

Document Version
le PDF de l'éditeur

[Link to publication](#)

Citation for pulished version (HARVARD):

Gonne, M 2017, *Contrebande littéraire et culturelle à la Belle Époque: Le « hard labour » de Georges Eekhoud entre Anvers, Paris et Bruxelles*. Leuven University Press, Leuven.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

CONTREBANDE LITTÉRAIRE ET CULTURELLE
À LA BELLE ÉPOQUE

CONTREBANDE LITTÉRAIRE ET CULTURELLE À LA BELLE ÉPOQUE

*Le « hard labour » de Georges Eekhoud
entre Anvers, Paris et Bruxelles*

MAUD GONNE

LEUVEN UNIVERSITY PRESS

Publié avec le soutien de la Fondation universitaire de Belgique.



© 2017 by Leuven University Press / Presses Universitaires de Louvain/ Universitaire Pers Leuven. Minderbroedersstraat 4, B-3000 Leuven / Louvain (Belgium)

Tous droits réservés. Sous réserve d'exceptions définies expressément par la loi, il est formellement interdit de copier, verser dans une banque de données automatisée ou rendre public tout ou partie de cette publication, ce de quelque manière qu'il soit et sans l'autorisation préalable, expresse et écrite des éditeurs.

ISBN 978 94 6270 114 4

eISBN 978 94 6166 238 5

D/2017/1869/49

NUR : 633

Couverture : Friedemann Vervoort

Illustrations :

[première de couverture] portrait de Georges Eekhoud ; AML (Archives et Musée de la Littérature), Bruxelles, AML 00234/0017. Journal de Georges Eekhoud du 3 avril 1915 ; AML (Archives et Musée de la Littérature), Bruxelles, ML 2954.

[quatrième de couverture] lettre de Georges Eekhoud à Herman Van Puymbrouck, 5 août 1912 ; collection Letterenhuis, Anvers, AMVC E 147 / P.

Conception graphique : Jurgen Leemans



À Carole

Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme.

Antoine Laurent de Lavoisier (1743-1794)

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	II
Introduction	13
Chapitre 1	
Georges Eekhoud durant la Belle Époque	19
1.1 Question(s) linguistique(s)	19
1.2 Configuration littéraire	23
1.3 Entre germanité et latinité	26
1.4 La légende et l'œuvre de Georges Eekhoud	28
1.5 Le flamand et l'écriture barbare	35
1.6 Bilan	38
Chapitre 2	
Méthode	41
2.1 La théorie de l'acteur-réseau...	42
2.2 ... au prisme de l'interdisciplinarité	45
2.2.1 La traduction	46
2.2.2 Les transferts	47
2.2.3 Les médiateurs	50
2.3 Bilan	53
Chapitre 3	
Activités multilingues entre Bruxelles, Anvers et Paris	57
3.1 Les trois volets de la médiation eekhoudienne	57
3.1.1 Réseaux, plurilinguisme et polygraphie	57
3.1.2 De la logique réticulaire aux activités de transfert	67
3.1.3 Conclusion provisoire	70

3.2 Le chroniqueur bilingue	71
3.2.1 Le Mercure de France	72
3.2.2 <i>Onze Kunst et l'Art flamand et hollandais</i>	77
3.2.3 Transferts, recyclage et histoires croisées dans le domaine de l'art	82
3.2.4 Conclusion provisoire	85
3.3 Entre pragmatisme et idéologie : le paradoxe interculturel de Georges Eekhoud	87
3.3.1 Le positionnement complexe d'Eekhoud	88
3.3.2 Traductions et plurilinguisme	96
3.3.3 Conclusion provisoire	104
3.4 Bilan	107

Chapitre 4

Le « hard labour » du feuilletoniste bilingue **109**

4.1 Les particularités du roman-feuilleton	111
4.2 Paratextes et résumé du <i>Brusselsche Straatzanger/ Chanteur de Rues Bruxellois</i>	114
4.3 Le recyclage patriotique de la matière espagnole	119
4.4 Micro-réseau de collaborateurs	127
4.4.1 Julius Hoste Sr.	127
4.4.2 Gabriël d'Estrange(s)	129
4.4.3 Jan Bruylants Jr.	132
4.4.4 D'autres acteurs, d'autres rôles	135
4.4.5 Un réseau de négociations et de contraintes	138
4.5 Bilan	142

Chapitre 5

Traduction et recyclage culturel au sein d'un « farrago » patriotique **147**

5.1 Les transferts consécutifs : du drame aux feuilletons	148
5.1.1 Eekhoud au centre du réseau de transferts	148
5.1.2 Un médiateur patriotique ?	151
5.1.3 Conclusion provisoire	155

5.2 Les transferts simultanés entre les deux versions linguistiques du feuilleton	156
5.2.1 Structure et tendances	158
5.2.2 Changement de rôles ?	162
5.2.3 Résumé, traduction assumée et redistribution des rôles	166
5.2.4 Conclusion provisoire	169
5.3 Les transferts intra-textuels : hétérolinguismes et confrontations	169
5.3.1 Hétérolinguismes en traduction et scénographies plurilingues	170
5.3.2 Le plurilinguisme qui exclut : le cas des transferts franco- flamands	177
5.3.3 Conclusion provisoire	184
5.4 Les transferts intertextuels : recyclage, plagiat et intersections	187
5.4.1 Emprunt, plagiat et recyclage	188
5.4.2 Auto-plagiat et expérimentation	192
5.4.3 Conclusion provisoire	198
5.5 Bilan	199

Conclusion générale **203**

Annexe

Table des matières du *CBR/BSZ* **211**

Notes **225**

Bibliographie **249**

Sources primaires	249
Romans, essais et traductions de Georges Eekhoud	249
Romans et pièces de Gabriël d'Estrange(s) et Julius Hoste	250
Articles de Georges Eekhoud	250
Archives	251
Sources secondaires	252
Ouvrages	252
Articles	254

Index des noms, revues et œuvres (sélection) **261**

REMERCIEMENTS

Je tiens d'emblée à remercier les nombreuses personnes qui m'ont aidée dans la réalisation de cette étude. Reine Meylaerts, la directrice du projet *Douaniers ou contrebandiers* m'a accompagnée patiemment durant mes investigations. Elle a largement contribué à rendre cette expérience académique aussi agréable qu'enrichissante. Lieven D'hulst, Tom Verschaffel, Tessa Lobbes, Karen Vandemeulebroucke et Diana Roig Sanz, les autres collaborateurs de ce projet financé par le conseil de recherche de la KU Leuven, m'ont soutenue tout au long de l'aventure, en transmettant quotidiennement leur savoir et leur bonne humeur. Je tiens également à exprimer ma reconnaissance envers l'équipe de CETRA (*Centre for Translation Studies*), en particulier Dirk Delabastita, José Lambert et Elke Brems, pour leurs encouragements et marques de sympathie. Merci également à Ilse Feinauer, qui m'a accueillie quelques mois à l'Université de Stellenbosch, et aux membres externes du jury de ma défense de thèse Anthony Pym et Jean-Marie Klinkenberg. Cette étude n'aurait ensuite pas été réalisable sans les services efficaces des bibliothécaires et archivistes de la KU Leuven, de la *Bibliothèque royale* et de la *Letterenhuis* ; je les remercie de tout cœur pour leur collaboration. De même, je sais gré à *Leuven University Press* et à la *Fondation universitaire* de la confiance qu'ils ont bien voulu m'accorder. Enfin, merci à mes amis, collègues et correcteurs Anne, Dorien, Klaartje, Jack, Jan, Marie, Myrthel, Robin, Sven et Sidney, à mes beaux-parents, à mes parents, à mon frère Nicolas et, surtout, à Carole, à qui je dédie bien plus que cet ouvrage.

INTRODUCTION

À la fin du vingtième siècle, la montée des nationalismes n'entraîne pas pour autant la diminution des relations interculturelles et internationales. Au contraire, de nombreuses recherches en Histoire culturelle et en Traductologie ont démontré que la construction d'identités culturelles nationales en Europe a résulté d'une multitude d'échanges dans les domaines de l'art et de la littérature¹. Les transferts culturels – qui désignent le passage et la transformation d'objets, de textes et d'idées d'un contexte culturel ou linguistique à un autre – auraient veillé à la reconnaissance des cultures émergentes au-delà de leurs frontières ainsi qu'à la fabrication de « communautés imaginées² ». Bien que cette constatation semble contredire l'axiome nationaliste, qui voit la nation comme une unité naturelle, légitime et auto-suffisante, il n'y aurait en réalité « rien de plus international que la formation des identités nationales³ ».

Les dernières décennies ont vu un foisonnement des Études de transfert et la formation d'un véritable programme de recherche transnationale⁴. Destinées à couvrir les angles morts du comparatisme, ces études s'intéressent aux processus de réinterprétation et d'adaptation qui font évoluer les cultures et les identités. Toutefois, force est de constater qu'en se concentrant sur les relations linéaires simples, soit les vecteurs historiques de passage entre deux cadres fixes de départ et d'arrivée, elles tendent également à consolider ce qu'elles aspirent à démonter : les frontières, les aires culturelles closes et le mythe de la nation homogène. Michel Espagne met en garde contre cette tendance : « même lorsqu'on aborde un transfert entre deux espaces culturels, on ne peut en aucune manière les considérer chacun comme homogènes et originels : chacun est lui-même le résultat de déplacements antérieurs ; chacun a une histoire faite d'hybridations successives⁵ ».

Or, une façon d'appréhender toute la complexité des opérations de transfert entre et au sein de cultures hétérogènes consiste à suivre les individus qui les portent⁶ : les médiateurs culturels. D'après Espagne & Werner, les premières manifestations d'un transfert ne sont en effet pas des œuvres souvent diffusées et traduites à une époque très tardive mais des individus

échangeant des informations ou des représentations et se constituant progressivement en réseaux⁷.

Longtemps dissimulés derrière des cadres théoriques traditionnellement monolingues et mono-disciplinaires, les médiateurs font aujourd'hui l'objet de nombreuses recherches situées à l'intersection de la Traductologie, de l'Histoire littéraire et de l'Histoire culturelle⁸. Ils désignent bien souvent des individus multilingues tournés vers l'international, artistes, marchands d'art, philologues, traducteurs ou écrivains qui occupent une place stratégique dans les réseaux littéraires et artistiques. Les médiateurs collaborent à une multitude de journaux et revues, chapeautent des expositions, apparaissent dans les salons, les associations littéraires, les académies, correspondent abondamment avec leurs collègues et voyagent fréquemment. Bien plus que les figures canonisées par l'historiographie littéraire ou culturelle, ceux qu'on appelle les médiateurs, les intermédiaires ou les passeurs de culture seraient les véritables architectes de cadres de références culturelles. Ces catalyseurs capables, à un moment propice, de modifier les perceptions pour permettre le transfert réussi⁹, joueraient ainsi, consciemment ou inconsciemment, un rôle crucial dans le processus d'organisation, de diffusion et de canonisation culturelles nationales ou régionales.

Cependant, les médiateurs demeurent difficiles à cerner. Si on sait plus ou moins qui ils sont et ce qu'ils font et que l'on commence à mesurer les effets de leurs activités de médiation, on a bien du mal à déterminer pourquoi et comment ils pratiquent la médiation. En d'autres termes, les modalités concrètes de transfert et les motifs qui poussent les médiateurs à agir, continuent à intriguer, d'autant que le seuil de rentabilité de l'investissement consenti semble rarement atteint¹⁰. Quels objectifs collectifs et individuels expliquent les activités de transfert ? Quelles sources et quelles cibles mouvantes sont impliquées dans les transferts ? Quelles transformations sont opérées par le médiateur ?

En tant que champ de recherche émergent, l'étude des médiateurs présente, elle aussi, des difficultés liées à la constitution de son objet, autant d'un point de vue empirique qu'épistémologique. Outre sa tendance à appliquer *a posteriori* une catégorie anachronique, l'étude des médiateurs risque de présumer une fois de plus l'existence de frontières connues et d'enfermer la réflexion dans un raisonnement binaire. À défaut de balayer ces tensions, notre étude tâchera de les résoudre pragmatiquement, dans la recherche empirique. La catégorie du médiateur se construira peu à peu au fil des pages. Elle ne renverra pas à des figures occupant un entre-deux équidistant entre

des entités closes mais à des individus dont les activités de transfert multidirectionnel sont dictées par des contraintes locales, sociales et matérielles. Le médiateur apparaîtra comme un négociateur entre plusieurs pôles culturels et projets identitaires. L'étude de médiations et d'intersections parfois très concrètes fera émerger des frontières insoupçonnées et nous obligera à réajuster constamment les cadres référentiels. Bref, la médiation apparaîtra surtout comme l'opportunité de changer d'angle et d'adopter une nouvelle perspective interculturelle sur des figures, des configurations et des activités que l'on pensait bien connaître. En tant que démarche méthodologique, la médiation questionnera les appareils théoriques et les disciplines qui fixent traditionnellement les individus dans des cadres nationaux, artistiques ou linguistiques peu perméables.

Les médiateurs lancent en effet un défi méthodologique de taille : comment appréhender des agents culturels dont la particularité réside dans le mouvement ? Comment décrire des actions qui ne semblent conceptualisables qu'une fois transformées en produit ? Comment décrire ce qu'il y a entre les choses plutôt que les choses elles-mêmes ? Comment déceler des intersections et des croisements qui, selon Werner & Zimmermann, « ne se laissent jamais réduire à des schémas linéaires ou à des causalités simples¹¹ » ? D'après Joep Leerssen, l'étude des médiateurs s'inscrit dans un réalignment méthodologique primordial :

Mediators are not merely the support teams of the literary Greats in the established canon, but also agents with a very specific function in the diffusion of literature and culture. Their retrieval from obscurity and the analysis of their activities is not merely a second order task on the background minutiae of the Important Stuff, it is part of a new approach and a deep realignment, oriented towards [...] the dynamics of memory and recycling rather than the eventential Birth of the New. And it is also about how texts and culture in their reception trajectory cross and link multiple audiences, rather than merely belonging to their context of origin.¹²

Étudier les médiateurs revient non seulement à s'intéresser aux déplacements et à la transformation des cultures, des gens et des textes, mais également à comprendre les configurations culturelles d'aujourd'hui tout en anticipant celles à venir.

Le projet interdisciplinaire « Douaniers ou Contrebandiers ?¹³ », financé par le conseil de recherche de la KU Leuven et dans lequel s'inscrit cet ouvrage, s'est penché sur la question. Il a exploré la relation entre les transferts

(inter-) culturels et la construction d'identités nationales dans le cadre de la Belgique littéraire et culturelle entre 1850 et 1920. En tant qu'espace relativement jeune, où langues et cultures germaniques et latines se partagent un même territoire national, la Belgique constitue un champ d'investigation privilégié. La concentration des interactions et des hybridations linguistiques et culturelles y rendent les opérations de médiation et de traduction plus nécessaires et plus visibles que nulle part ailleurs¹⁴. Selon Sherry Simon, « *hybridity takes on special importance in contexts where there is a heightened and historically anchored consciousness of cultural and linguistic mixing. Indeed, both translation and hybridity have become key terms in accounting for the ways in which divided, recovered or reconstructed identities are configured within the wider cultural forums in which they wish to participate* »¹⁵. Il n'empêche que les études traditionnelles ont segmenté l'histoire du carrefour de l'Europe suivant les cloisonnements linguistiques et disciplinaires : l'histoire culturelle et littéraire néerlandophone, d'une part, et l'histoire culturelle et littéraire francophone, de l'autre. Or, durant la transition de la Belle Époque, les nombreux liens individuels et institutionnels, certes asymétriques, entre les communautés francophone, flamande et wallonne en relation avec les grands pôles culturels avoisinants (notamment Paris et Amsterdam), offrent un panorama culturel et littéraire riche et complexe, qu'il serait illusoire de découper selon l'axe linguistique. En adoptant la perspective du médiateur et en reconnectant ces histoires artificiellement, voire idéologiquement, séparées, cette recherche interrogera aussi l'historicité des cadres linguistiques et des relations interculturelles en Belgique.

Le projet a examiné une dizaine de figures plus ou moins connues de l'historiographie belge, sélectionnées sur base de leurs profils interculturels, leurs activités multilingues ou transfrontalières et leurs positions privilégiées au sein de réseaux artistiques et littéraires¹⁶. Parmi ces intellectuels, on retrouve l'écrivain flamand d'expression française Georges Eekhoud (Anvers 1854 – Bruxelles 1927).

Georges Eekhoud est loin d'être un inconnu du panthéon littéraire belge¹⁷. D'après l'écrivain et critique d'art français Remy de Gourmont, il est « le troisième tome de cette merveilleuse trilogie dont les deux premiers ont pour titre Maeterlinck et Verhaeren¹⁸ ». Sa carrière a fait l'objet de consécration¹⁹ et d'innombrables études depuis la fin du dix-neuvième siècle. Elles abordent principalement sa trajectoire romanesque, sa prose barbare, son profil réfractaire et anarchiste, son homosexualité et ses excès de jeunesse²⁰. Son œuvre a connu et connaît de nombreuses traductions et rééditions²¹.

Or, en plus d'être un auteur consacré, Eekhoud occupait une position peu commune dans et entre différents espaces géoculturels. D'abord, il était chargé de sélectionner les nouveautés littéraires et artistiques belges en tant que correspondant de Bruxelles à Paris pour le *Mercure de France*, à Anvers pour *l'Art flamand et hollandais* et à Amsterdam pour *Onze Kunst*. Ensuite, il était présent dans de nombreux réseaux littéraires et artistiques francophones et néerlandophones. Björn-Olav Dozo, qui a calculé son capital relationnel à l'aide d'outils statistiques, voit en lui un potentiel « animateur de la vie littéraire », doté d'un degré d'intermédiation et d'un *bonacich power* élevés²². Quant à l'historien Christophe Verbruggen, il certifie qu'Eekhoud était l'un des rares écrivains francophones à collaborer avec ses collègues néerlandophones²³. Un rapide coup d'œil à sa bibliographie signale également une production très abondante et diversifiée : romans, recueils de poésie, essais biographiques, articles de presse, chroniques (littéraires, artistiques et musicales), traductions littéraires et non littéraires, feuilletons et une pièce de théâtre. Singulièrement, cette production n'est pas uniquement francophone. On retrouve des essais, des chroniques et des articles signés Georges Eekhoud en néerlandais et en anglais ainsi que des feuilletons en néerlandais. Par conséquent, bien qu'Eekhoud soit presque exclusivement étudié en tant que romancier flamand d'expression française, force est de constater qu'il n'a en aucun cas confiné sa carrière à un seul genre et à une seule langue. À première vue, sa trajectoire d'écrivain ne ressemble pas à celles de ses collègues flamands francophones appartenant à l'élite socio-culturelle qui ont réservé leur talent aux genres les plus illustres et à la langue de prestige, le français.

Au tournant du vingtième siècle, alors qu'Eekhoud multiplie ses activités d'écriture et de traduction, les tensions nationales et internationales entre mondes latin et germanique sont de plus en plus aiguës. En Belgique, le français reste la seule langue officielle de l'enseignement et la langue principale de la vie publique, mais les victoires successives du mouvement flamand génèrent un malaise grandissant entre les groupes linguistiques. On assiste à une prolifération de discours identitaires sur l'Âme et l'originalité belges, wallonnes et flamandes. Les champs littéraires flamand et francophone entament leur lente séparation. La Belle Époque, qui voit la multiplication de débats sur les lettres, les langues et les cultures nationales apparaît comme une période de transition propice aux activités de médiation en tous genres.

Au vu de son large réseau et de ses activités interculturelles, Georges Eekhoud semble posséder un profil adéquat pour participer à ces activités de médiation. C'est sur cette présomption que se penchera cet ouvrage. Il

tentera d'offrir une réponse circonstanciée aux questions suivantes : Georges Eekhoud a-t-il été un agent de transfert ? Si tel a été le cas, de quelles activités s'agissait-il ? Entre quels ensembles linguistiques ou culturels a-t-il exercé ses activités de médiation ? Suivant quels motifs ? Dans quelles directions ? Quels réseaux et facteurs ont soutenu, préparé ou entravé ces transactions ? Ensuite, en corroborant l'idée du lien, exprimée plus haut, entre les échanges culturels et la formation de cultures nationales, nous tâcherons d'établir la façon dont ces activités de transfert entrent dans un processus de construction de culture(s) nationale(s) en cours. Quels ensembles littéraires et artistiques ont été sélectionnés, transférés et transformés par Georges Eekhoud ? Quelle identité culturelle (race, territoire, langue) a-t-il mise en avant ?

À cet effet, nous examinerons une partie de la production d'Eekhoud, négligée par les biographes et critiques littéraires, qui touche aux circuits de la traduction, de la critique et de la littérature populaire. En d'autres mots, une fois n'est pas coutume, l'œuvre littéraire consacrée de l'auteur sera très peu abordée dans cet ouvrage. Dans la dernière biographie d'Eekhoud, réalisée par Mirande Lucien en 1999 et considérée comme la plus complète réalisée à ce jour, les traductions et feuilletons de Georges Eekhoud ne font l'objet d'aucune étude approfondie. Ses activités journalistiques et critiques sont, quant à elles, marginalisées sous le titre « Un polygraphe impécunieux²⁴ ». Pourtant, bien que secondaire, cette production s'avère primordiale pour l'argument qui nous occupe. C'est en effet dans les circuits moins prestigieux, moins régulés et moins soumis aux contraintes génériques, esthétiques et langagières que les soi-disant frontières linguistiques, artistiques et nationales sont le plus souvent franchies.

Après un état de la question résumant la position de Georges Eekhoud en Belgique littéraire durant la Belle Époque [chapitre 1] et un exposé de la méthode d'investigation [chapitre 2], nous étudierons les réseaux, la polygraphie et le multilinguisme comme les trois volets de la médiation eekhoudienne [chapitre 3]. Dans ce même chapitre, nous illustrerons nos propos en nous plongeant tour à tour dans les rôles, assumés par l'écrivain, de chroniqueur bilingue, d'essayiste, de critique et de traducteur. Nous décortiquerons ensuite le travail méconnu d'Eekhoud au sein d'une maison d'édition flamingante [chapitre 4] pour finalement décrire ses activités anonymes de médiation au sein d'une œuvre populaire patriotique [chapitre 5]. De notre étude émergera progressivement la figure d'un médiateur complexe et paradoxal, et avec elle une dimension inédite de la Belgique interculturelle de la Belle Époque.

CHAPITRE 1

GEORGES EEKHOUD DURANT

LA BELLE ÉPOQUE

Période de prospérité, de paix et d'effervescence artistique, la Belle Époque s'étend de la fin du dix-neuvième siècle au début de la Première Guerre mondiale. Le redressement de l'économie, après deux décennies de grande dépression (1873-1893), favorise les avancées sociales, politiques et technologiques ; c'est le triomphe de la bourgeoisie citadine qui fréquente les bars, les cabarets et les salons. Dans le jeune État belge, ces développements sociaux se répercutent entre autres dans la question linguistique qui oppose, schématiquement, une élite francophone au pouvoir à une petite bourgeoisie flamande et wallonne en voie d'émancipation¹. Au tournant du siècle, Georges Eekhoud compte, au même titre que Maurice Maeterlinck, Émile Verhaeren, Max Elskamp ou Charles van Lerberghe, parmi les nombreux écrivains flamands à utiliser la langue française devenue, au gré des circonstances historiques, la langue principale de la culture belge.

1.1 Question(s) linguistique(s)

Au moment de l'indépendance en 1830, plusieurs langues coexistent dans le royaume de Belgique sans pour autant bénéficier d'un statut social équivalent. Ainsi, même si la liberté linguistique est inscrite dans la Constitution, dans la pratique, la langue de la bourgeoisie francophone censitaire s'impose². La politique d'adopter une seule langue nationale, c'est-à-dire le français, au détriment des parlers germaniques, flamands et wallons, s'appuie alors sur différents arguments. D'abord, il y a la conviction de la puissance unificatrice de la langue dans le processus de construction nationale. Ensuite, le français, *lingua franca* de la diplomatie européenne, apparaît comme

le vecteur de la civilisation, du progrès et du rayonnement international de la nation. Dans cette optique, les dialectes germaniques, flamands et wallons, dont l'usage varie de province à province, sont synonymes de pauvreté et de retard intellectuel³. De surcroît, le français est parlé depuis plusieurs siècles par la haute bourgeoisie catholique, celle-là même qui s'était insurgée contre la politique néerlandaise et religieuse de Guillaume 1^{er}. Présente au nord comme au sud du pays⁴, elle tenait à présent à se distinguer symboliquement de la langue des réformés protestants et à gagner, temporairement, l'appui de la France sur l'échiquier européen.

Rapidement, le français s'impose dans les domaines de la politique, de la justice, de l'enseignement et de l'armée. En d'autres mots, « Wallons et Flamands des classes populaires et des régions rurales se sont vu imposer, par la bourgeoisie francophone qui a cimenté l'État belge, une langue différente des parlers d'une majorité de la population⁵ ». Les textes et bulletins officiels sont publiés en français mais peuvent être accompagnés, dans les provinces où les langues flamande et allemande sont d'usage, de traductions purement administratives.

Cette politique linguistique s'avère, au départ, peu problématique pour une population diglossique qui s'identifie alors à une communauté locale – où le dialecte est la langue véhiculaire – et à une classe sociale, plutôt qu'à une communauté linguistique⁶. L'industrialisation accélérée de la Belgique fait naître une nouvelle classe : celle des fonctionnaires. Dans ce nouveau schéma sociétal, la langue fonctionne comme vecteur d'intégration sociale, la promotion présupposant la connaissance du français. Face au phénomène de francisation qui en découle, des intellectuels historiens, politiciens et philologues flamands prirent conscience de la nécessité de standardiser, de renforcer et de propager la langue flamande⁷.

Ainsi, dès les premières années de l'indépendance, des personnalités influentes comme Jan Frans Willems, Hendrik Conscience ou Jan De Laet mettent sur pied un ensemble d'organisations culturelles et travaillent à la construction d'une identité linguistique flamande. Ils sont appuyés, d'une part, par l'Église catholique qui voit dans la langue flamande un rempart contre le modernisme et le modèle irrégulier véhiculés par la langue française⁸ et, d'autre part, par une population flamande en voie d'émancipation suite à l'abaissement du cens électoral (1848). En 1856, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la prestation de serment de Léopold I, la *Nederlandsch Kunstverbond* (association néerlandaise d'art) publie un manifeste dans lequel des poètes de renom dressent un inventaire des plaintes

concernant les abus linguistiques et étudient la question de l'emploi public de la langue néerlandaise. La Commission des Griefs flamands, créée quelques semaines plus tard, dépose un véritable programme politique. Elle encourage le bilinguisme dans de nombreux domaines de la vie publique et incite à la création d'académies flamandes. Le gouvernement libéral de l'époque rejette le rapport de Griefs. Cette controverse entame un long processus de politisation des différences linguistiques et la naissance diffuse du mouvement flamand. C'est à coup de lois et de commissions que ce mouvement parviendra, un siècle plus tard, à imposer une territorialité linguistique flamande. Mais on n'en pas encore là.

Quelques années plus tard, en 1862, la métropole anversoise voit la naissance du *Meetingpartij*⁹, un parti politique qui parvient à imposer le néerlandais comme langue du conseil municipal d'Anvers. Un de ses membres, Jan De Laet, est le premier représentant à la Chambre à prêter serment en flamand l'année suivante. En 1873, la première loi linguistique significative est votée au parlement. Elle concerne l'emploi de la langue flamande en droit pénal dans les tribunaux de Flandre¹⁰. Elle est suivie par la loi De Laet en 1878, qui réglemente l'usage des langues en matière administrative¹¹. À partir de 1883, une loi instaure l'usage du néerlandais dans l'enseignement secondaire ; les écoles libres ne sont cependant pas concernées par la réglementation. En 1886, un arrêté royal crée la *Koninklijke Vlaamsche Academie voor Taal- en Letterkunde* (Académie royale flamande de langue et de littérature).

L'instauration du suffrage universel masculin (1893) donne plus de poids au vote des classes populaires, dont la majorité en Flandre, ignore le français. Il débouche en 1898 sur la loi Coremans-De Vriendt (dite loi d'égalité) qui stipule l'équivalence du français et du néerlandais dans la législation belge. Les lois linguistiques qui ne concernaient alors que les provinces flamandes sont dorénavant applicables dans tout le royaume. Par étapes successives, le mouvement flamand parvient donc à imposer la langue flamande dans la vie officielle du pays. Le flamingantisme, armé politiquement, émet de plus en plus de revendications ayant trait à l'usage du néerlandais dans la vie publique, en particulier dans l'enseignement. Avant la guerre, ses forces se mobilisent pour la flamandisation de l'université de Gand.

Cependant, entre le vote de lois linguistiques et leur implémentation réelle, le fossé est profond. La langue reste une barrière sociale et la francisation suit son cours. Elle ne prendra véritablement fin que dans les années 1960, lors de la fixation de la frontière linguistique. Le français se maintient dans les hautes sphères et dans les principaux domaines de la vie publique.

Minorité majoritaire ou majorité symbolique belge, la classe dominante est principalement composée de Flamands francophones qui affectent de ne parler le flamand que dans des conditions spécifiques, impliquant des relations avec des subalternes¹². En d'autres termes, ils s'identifient à une classe socio-économique dont le français serait l'expression. Cette élite flamande francophone qui a cimenté la nation devient, peu à peu, le symbole à combattre, le « Fransquillon » (contraction de *frans* et *nobiljon*).

Dans le sud du pays, les avancées flamandes entraînent la naissance, dès les années 1880, d'un mouvement voulant mettre en valeur le patrimoine culturel et linguistique wallon. L'adoption du français par les Wallons n'est en effet pas une évidence partagée par tous ; tout comme en Flandre, des intellectuels posent explicitement la question du choix d'une langue pour la Wallonie¹³. Hommes de lettres et politiciens, tels que Jules Delaite, Oscar Colson ou Jules Feller créent des ligues, des sociétés et des congrès ; ils revendiquent des avantages linguistiques, notamment la présence de traducteurs wallons dans les tribunaux, l'enseignement du wallon et la création d'une Académie wallonne¹⁴. Ils s'opposent farouchement aux privilèges flamands et au bilinguisme d'État, qui désavantagent la Wallonie et ferme aux Wallons l'accès aux fonctions publiques. En 1898, devant l'impasse des revendications et l'adoption de la loi d'égalité, Delaite prononce la première volonté de séparation régionale du pays.

La Wallonie socialiste, forte de son économie industrielle florissante, paraît en effet de moins en moins complaisante face à une Flandre rurale et catholique¹⁵. Le mouvement wallon abandonne peu à peu ses revendications culturelles et linguistiques pour passer à l'action politique. À l'aube de la guerre, les tensions sont à leur comble et le militant wallon Jules Destrée adresse sa fameuse lettre au Roi : « Laissez-moi Vous dire la vérité, la grande et horrificante vérité : il n'y a pas de Belges ¹⁶ ».

Pendant la guerre, l'activisme salit la réputation du mouvement flamand tandis que les clivages linguistiques au sein de l'armée horrifient la population flamande. Le climat patriotique généralisé d'après-guerre apaise les esprits. Néanmoins, la défaite de l'Allemagne étant considérée comme une victoire du monde latin sur le monde germanique, l'après-guerre est anti-flamand. Le mouvement flamand est, par ailleurs, en proie à des luttes internes concernant la fidélité à l'État belge. Ceux qui veulent s'en débarrasser fondent en 1919 le *Frontpartij*, un parti pacifiste, antimilitariste et anti-belge qui, à partir de 1922, exige l'autonomie de la Flandre. En 1921, la loi des langues en matière administrative se fonde pour la première fois sur le principe

territorial : désormais tout fonctionnaire en Flandre ou à Bruxelles devra connaître le néerlandais. La flamandisation de l'Université de Gand le 5 avril 1930 marque ce que certains appellent la fin du premier mouvement flamand et le début d'un deuxième mouvement, plus radical, qui ne raisonnera plus dans le cadre national belge.

1.2 Configuration littéraire

L'historiographie nationale s'est bien souvent montrée inapte à intégrer l'hétérogénéité culturelle et linguistique de la Belgique littéraire de la Belle Époque. Ce domaine de recherche composite, peu autonome, voire illégitime¹⁷, a rapidement été divisé, selon l'axe linguistique, en deux productions bien distinctes : le (sous-) champ littéraire belge francophone et le (sous-) champ littéraire flamand néerlandophone¹⁸.

D'un côté, on trouve une production belge francophone dominante qui s'illustre, à partir des années 1880, autour de la revue bruxelloise *La Jeune Belgique* et via ses écrivains flamands d'expression française reconnus à Paris. Le champ belge francophone s'intéresse assez peu à la production flamande néerlandophone et entretient une relation complexe d'attraction et de rejet avec le champ littéraire parisien. Selon Jean-Marie Klinkenberg, seules deux options s'offrent aux écrivains belges qui veulent exister en tant que tels devant la suprématie de l'institution littéraire de France : tenter d'accréditer l'autonomie du champ belge ou investir le champ parisien¹⁹. Ces deux alternatives se seraient historiquement succédé dans une phase centripète (1830-1920) puis dans une phase centrifuge (1920-1960). Dans la première, on assiste au développement d'une littérature *belge* de langue française revendiquant son altérité nordique et comptant parmi ses éminents représentants : Émile Verhaeren, Georges Rodenbach, Maurice Maeterlinck et Georges Eekhoud. La seconde voit le développement d'une littérature *française* de Belgique occultant ses origines : Hubert Juin, Henri Michaux et Françoise Mallet-Joris en sont d'illustres exemples.

Dans cette première vague centripète, *La Jeune Belgique*, dirigée par Max Waller, sert d'organe de ralliement pour tous les poètes qui se réclament de l'avant-garde. À défaut d'une réelle esthétique, la revue cristallise un esprit de novation et de liberté vis-à-vis des dogmes littéraires et contraintes éthiques²⁰.

Elle va bientôt désigner, métonymiquement, tout un groupe d'écrivains flamands ou wallons d'expression française et d'origine bourgeoise : des néoparnassiens, comme Albert Giraud ou Iwan Gilkin, des naturalistes, comme Georges Eekhoud ou Camille Lemonnier et des symbolistes, comme Georges Rodenbach ou Maurice Maeterlinck. Dans le sillon de *La Jeune France* (1878-1888), les Jeune-Belgique deviennent, avec leur devise « Soyons nous », le symbole de l'autonomie de la littérature belge et de l'Art pour l'Art. À la fin du siècle, la revue s'oriente vers la doctrine parnassienne et le « français de style et de pensée²¹ ». Des querelles esthétiques pour le pouvoir symbolique précipitent sa chute en 1897. *La Jeune Belgique* donne néanmoins naissance à une tradition historiographique qui perdurera jusque dans les années 1970 et qui consistera à établir une hiérarchie des auteurs et des œuvres selon un modèle français, les grands écrivains belges étant ceux qui peuvent se mesurer à leurs confrères parisiens²².

Parallèlement, on distingue une production flamande à l'étroit entre, d'un côté, un champ francophone dominant et, de l'autre, une institution littéraire néerlandaise plus développée. Dans les premiers temps, la quête d'identité littéraire flamande est langagière plutôt que thématique : l'inscription dans une culture nationale (belge ou flamande) semble passer avant tout par la reconnaissance de la langue flamande. Dès 1838, Hendrik Conscience publie un roman historique intitulé *De Leeuw Van Vlaanderen* (Le Lion des Flandres) qui remporte un vif succès et encourage de nombreux auteurs à écrire en flamand. Il n'empêche que beaucoup s'opposent à l'unification linguistique au sein des provinces flamandes. C'est par exemple le cas du Ouest-Flamand Guido Gezelle qui représente la résistance linguistique régionale contre le français, symbole d'immoralité et d'irrégion, et contre la langue néerlandaise des protestants.

À la fin du siècle, alors que la renommée des écrivains flamands d'expression française oblige leurs confrères néerlandophones à s'interroger sur leur propre identité²³, August Vermeylen lance la revue *Van Nu en Straks* (1893-1894 puis 1896-1901) qui entame un processus de renaissance et d'autonomisation des lettres flamandes. La revue rassemble des écrivains tels que Stijn Streuvels, Lode Baekelmans, Cyriel Buysse ou Emmanuel De Bom. Ces *Van Nu en Straksers* s'inspirent de leurs collègues flamands francophones et des modèles esthétiques français et allemands. Un processus de réappropriation de la thématique nordique, cachet de la littérature belge francophone et dotée entre-temps d'un prestige européen, se met en marche. Désormais, les échanges entre les Pays-Bas du Nord et les Pays-Bas du Sud seront de plus

en plus fréquents. Certains caresseront même le projet d'une grande union littéraire *Groot Nederland*. En novembre 1902, Georges Eekhoud décrit l'évolution dans *Le Mercure de France* :

Ce furent les efforts [...] du mouvement entrepris dans le domaine intellectuel belge par Max Waller et ses amis, qui stimulèrent et provoquèrent une rénovation parallèle dans les lettres flamandes, notamment chez les écrivains et penseurs du groupe de *Van Nu en Straks*. Aujourd'hui les cafards et les sectaires du flamingantisme ont été débordés par les nouvelles couches. Le nouveau Mouvement Flamand ne revêt plus le caractère odieusement gallophobe de ses chefs d'autrefois. Il s'ouvre largement à la haute culture française comme à celle de l'Allemagne, de l'Angleterre et des autres civilisations voisines.²⁴

Au vu de ce panorama schématique, la Belle Époque littéraire constitue un moment charnière, durant lequel les lettres belges tantôt assoient, tantôt interrogent leur propre identité littéraire et linguistique et se tournent progressivement vers leurs grands voisins. Tout en étant correcte, cette vision binaire de l'espace littéraire belge cache cependant une grande partie du tableau. Comme l'avance Michel Espagne, les comparaisons mettent d'abord l'accent sur les différences avant d'envisager les points de convergence. Le processus même de différenciation tend à occulter les imbrications²⁵.

Des études plus récentes ont en effet démontré que la faiblesse institutionnelle du champ littéraire belge francophone a, en forme de compensation, engendré des stratégies distinctes de celles actives dans le champ littéraire français pour produire ses propres normes et règles : les réseaux²⁶. Ceux-ci prennent forme grâce à l'action de quelques acteurs qui « structurent le champ littéraire autour d'[eux] et construisent leur légitimité puis l'accordent aux auteurs de leur entourage grâce à un tissu relationnel dense ». Leur légitimité ne se fonde pas sur une œuvre préalable, mais plutôt « sur une reconnaissance mutuelle et un investissement humain souvent très concret, au service de ce qu'ils considèrent tous comme la Littérature²⁷ ». On peut facilement imaginer que ces réseaux traversent de nombreuses façons les frontières linguistiques, artistiques et culturelles, et s'accordent selon d'autres intérêts et affinités que ceux déterminés par la langue ou la nation.

Aussi, Verbruggen conclut son ouvrage *Schrijverschap in de Belgische Belle Époque* en indiquant qu'au lieu d'être caractérisé par deux champs littéraires autonomes et homogènes, l'espace asymétrique belge de la Belle Époque s'organisait autour de plusieurs configurations réticulaires mouvantes et

conflictuelles, à savoir les pôles francophone, flamand, français et hollandais, qui ne cessaient de se croiser et de se chevaucher grâce à l'intervention de *gatekeepers*. Si on ajoute à ce panorama le pôle mineur d'expression wallonne ou franco-wallonne, représenté par des poètes tels que Marcel Remy ou Henri Simon, nous arrivons à une configuration belge particulièrement complexe, transcendant la simple opposition entre une littérature francophone et une littérature flamande.

1.3 Entre germanité et latinité

Dès l'indépendance, l'originalité belge est construite à partir de son dualisme culturel et de sa position mythique, acquise au cours du dix-huitième siècle, de carrefour européen²⁸. La combinaison du français et de la culture germanique semble offrir cette particularité qui distinguerait la Belgique de la France et des Pays-Bas, les grands voisins qui menacent tour à tour de l'annexer²⁹. Aux dires du philologue Jean Stecher en 1887, « la Belgique est, dès ses origines, vouée à cette culture bilingue ; elle est le point de partage [...] entre les Germains et les Gaulois. Sa raison d'être réside dans ce dualisme. Elle tomberait si elle penchait trop d'un côté ou de l'autre³⁰ ». Si quelques historiens opposent radicalement Flandre (germanique) et Wallonie (celtique), la plupart d'entre eux s'accordent sur une union, si pas de race, du moins de civilisation³¹. Dans les années 1850, se développe une historiographie patriotique qui fait de l'existence d'une seconde langue nationale le meilleur rempart qui soit contre les tentatives d'assimilation de la France. Jusque dans les années 1870, la littérature nationale, en français et en néerlandais, s'attèle à la redécouverte du folklore, de l'histoire et de l'art flamand. *De Leeuw van Vlaanderen* de Henri Conscience ou *La Légende de Ulenspiegel* de De Coster en sont des exemples saillants. C'est donc en tant que culture bilingue et double que la Belgique s'impose auprès de ses voisins.

Le 24 juillet 1897, dans *La Revue Encyclopédique*, l'avocat Edmond Picard reformule cette identité nationale dans l'Âme belge, le syncrétisme culturel entre « la clarté linéaire française » et la « sentimentalité vague allemande », « l'élégance latine » et « la rusticité germaine³² ». Le Belge serait, pour cet avocat qui formulerait bientôt des thèses antisémites, l'union des deux plus grandes races aryennes. Cette nouvelle formule nationale érige les « élites bâtardes³³ »,

soit les Flamands francophones, au paroxysme du patriotisme. Fervent partisan de ce discours identitaire national, Georges Eekhoud présente l'Âme belge dans le premier numéro de la revue patriotique *La Belgique Artistique et Littéraire* et encourage la connaissance des deux langues nationales.

Il existe donc une âme belge tout comme il existe une âme française, une âme allemande, une âme anglaise. Non plus une âme flamande ou une âme wallonne seulement, mais une âme belge née de ce qui ne fut pas un simple mariage de raison, mais bel et bien un mariage d'amour [...] Par des croisements de plus en plus nombreux se sont produits de très salutaires métissages, car il s'en faut qu'un métisse soit un bâtard. Nombre de personnalités belges éminentes sont nées d'un Flamand et d'une Wallonne ou d'une Flamande et d'un Wallon [...] la connaissance de deux langues, une germanique et une latine, s'impose quand un pays, comme le nôtre, participe, à doses égales, du génie et du tempérament des deux grandes races !³⁴

L'Âme belge se cristallise dans la littérature et favorise la reconnaissance internationale des écrivains flamands d'expression française, comme Verhaeren, Maeterlinck ou Eekhoud qui, depuis les années 1880, chantent la Flandre en français. Cette catégorie d'écrivains s'inscrit, selon Klinkenberg dans une mythologie littéraire à la fois nationale et septentrionale³⁵. Il appelle ainsi « Mythe nordique » ce topos littéraire qui associe thématique flamande et langue française et qui influencera la scène littéraire belge jusqu'après la grande guerre³⁶. Le « Mythe nordique » se décline en trois éléments : [1] un paysage humide, lourd et brumeux, où plaines, mers, canaux et ciel se confondent et où se dressent les beffrois et les cathédrales ; [2] des personnages rustres, primitifs et sensuels, dotés d'une âme mystique et religieuse ; [3] un style inspiré par la tradition picturale flamande représentée entre autres par Peter Paul Rubens et David Teniers. C'est à travers cette mythologie nordique, donc en tant que flamande, que la littérature francophone de Belgique brillerait sur la scène parisienne, constituerait son identité littéraire et serait couronnée du Prix Nobel pour Maurice Maeterlinck en 1911³⁷.

La construction nationale de l'Âme belge est également appuyée par l'entreprise monumentale de l'historien Henri Pirenne dans son *Histoire de Belgique* (1900). Pirenne fait remonter l'origine de la Belgique à la fin du Moyen-Âge. Selon lui, si la Wallonie et la Flandre ne forment qu'une seule et même histoire, c'est la Flandre bilingue qui symbolise le mieux l'apport des deux cultures. Ces thèses, qui influencèrent l'enseignement de l'histoire tout au long du vingtième siècle, ont fait l'objet de nombreux

débats, à l'image de celui qui opposa Henri Pirenne à Hector Chainaye au congrès wallon de 1905. En effet, ni les partisans du mouvement wallon, ni ceux du mouvement flamand ne se retrouvaient dans l'expression française d'une race flamande stéréotypée par la classe dominante. À Jules Destrée d'affirmer : « Non, Sire [...] La fusion des Flamands et des Wallons n'est pas souhaitable, et, la désirât-on, qu'il faut constater encore qu'elle n'est pas possible³⁸ ». Quelques années plus tard, la première guerre mondiale sonne le glas de la fascination pour le monde germanique : elle « provoque une douloureuse crise identitaire, dont le monde intellectuel belge francophone ne se remettra pas³⁹ ».

1.4 La légende et l'œuvre de Georges Eekhoud

Georges-Jean-Henri Eekhoud naquit le 27 mai 1854 à Anvers. Selon l'article de Robert O.-J. Van Nuffel dans *La Biographie Nationale de l'Académie Royale de Langue et Littérature françaises* (1969), son père Ferdinand-François-Charles, Anversois de pure souche, appartenait à la vieille et haute bourgeoisie, tandis que sa mère Guillelmine Oedenkoven était la fille d'un pédagogue allemand de Wiesbaden et d'une Hollandaise d'Amsterdam ; « issu de parents d'origine flamande et hollandaise, il n'en reçut pas moins une éducation purement française⁴⁰ ». C'est par le biais de la bonne flamande d'origine rurale, nommée Yana⁴¹, que le petit Georges aurait appris ses premiers mots de flamands dialectaux. La relégation de l'emploi du flamand au seul contact avec la servante correspond à la hiérarchie sociolinguistique traditionnelle dans le chef de l'élite francophone flamande. D'après Suzanne Lilar, cette bourgeoisie « affectait d'ignorer le néerlandais dont elle n'avait retenu que quelques locutions et commandements destinés à ses domestiques⁴² ». Georges Eekhoud hérita de sa mère raffinement et sensibilité artistique et, de son père, « patricien de grande race avec des goûts d'ouvrier et de paysan, fruste et expansif⁴³ », un caractère élitiste et réfractaire.

Pourtant, selon Mirande Lucien dans *Eekhoud le Rauque* (1999), les parents de Georges Eekhoud sont loin d'appartenir à la grande bourgeoisie francophone. En effet, sur l'acte de mariage rédigé en néerlandais à Anvers le 1^{er} février 1853, Ferdinand Eekhoud est désigné comme *klerk* (clerc) et Guillemina⁴⁴ Oedenkoven, comme une *koopvrouw* (vendeuse). Leur capital

de départ démontre aisément qu'il ne s'agit en aucun cas d'un grand mariage patricien⁴⁵. Eekhoud proviendrait en réalité du monde intermédiaire des petits commerçants et des employés.

Eekhoud perd sa mère à l'âge de six ans. Il quitte alors le Marché-aux-Ceufs, situé au cœur de la vieille ville, pour s'installer rue de Malines, dans le quartier populaire de Sint-Andries, où la population parle majoritairement le flamand. À la même époque, Eekhoud contracte une fièvre dite « des Polders » qui nécessite un changement d'air. Son père l'envoie alors, à la rentrée 1862, dans un établissement privé situé à une vingtaine de kilomètres d'Anvers. Il s'agit de l'institut Saint-Vincent-de-Paul, géré par les Frères de la Miséricorde. Si la langue de la scolarisation y est le français, il apprend également le néerlandais une fois par semaine et parle le flamand dans la cour de récréation⁴⁶. Ferdinand Eekhoud décède en 1865.

Le jeune Eekhoud, âgé de onze ans, est alors confié à son oncle, Henri Oedenkoven, grand industriel dirigeant une fabrique de bougies à Borgerhout (Anvers). Il destine son pupille à une vie d'affaires et même à la direction de son usine. Selon l'écrivain et biographe Maurice Bladel, « cette tutelle devait davantage fortifier l'orphelin, dans son éducation dorénavant plus exclusivement latine. Il aurait le loisir d'oublier le flamand, appris en marge du français, sa langue natale⁴⁷ ». En 1866, Henri Oedenkoven envoie son pupille dans la même école que ses propres enfants, à savoir l'Institut Breidenstein en Suisse qui accueille nombre de professeurs libéraux ayant fui leur pays après 1848. Il y fréquente les fils de la bourgeoisie européenne et apprend les langues modernes. Dans ses moments de nostalgie, car selon Van Nuffel, « son pays flamand, dont il restait séparé, même pendant les vacances, lui était de plus en plus cher⁴⁸ », Eekhoud s'essaye à la poésie.

Lorsqu'Eekhoud rentre en Belgique en 1869, au lieu de suivre la route tracée par son tuteur, il passe son examen d'entrée à l'École royale militaire à Bruxelles où il est admis en 1872. L'histoire veut que le directeur de l'établissement, le colonel Liagre, ayant mis la main sur quelques poèmes de Georges Eekhoud, lui conseille d'abandonner la carrière militaire pour s'adonner à sa vocation. Mais le sort en décide autrement et, à la suite d'un duel avec Camille Coquilhat, il est renvoyé de l'école le 23 juin 1873. Suite à cet incident, Henri Oedenkoven soustrait Eekhoud à sa tutelle et lui remet l'héritage de son père.

À la tête d'une véritable fortune, Eekhoud mène alors une vie d'insouciance et redécouvre Anvers en errant dans les quartiers populaires de la ville. Il entre comme aide-correcteur au journal *Le Précurseur* et devient



Georges Eekhoud, écolier à l'Institut Breidenstein en Suisse ; collection Letterenhuis, Anvers, AMVC E 147 / P.

rapidement collaborateur régulier. Sa grand-mère maternelle le prend sous son aile et finance l'édition parisienne de ses trois recueils de poèmes *Myrtes et Cyprès* (1877), *Zigzags poétiques* (1877) et *Les Pittoresques* (1879) d'inspiration parnassienne et romantique dans lesquels il se plaît à décrire les paysans poldériens. Le jeune poète se rend alors régulièrement à Paris et y lie de solides amitiés. Il rencontre notamment Paul Verlaine, Paul Adam et Émile Zola à Médan.

En 1879, à la mort de son aïeule, Eekhoud entre, une seconde fois, en possession d'un important héritage et achète une fastueuse villa à Capelle où il mène une vie désordonnée, faite de longues chevauchées et de fêtes bruyantes auxquelles il convie les villageois du coin. Selon son ami Hubert